

Ilana RAMCHAR

Le doute

Strasbourg - 5 novembre 1966

« Ceux qui nient tout comprennent au moins que la négation est une misère ».

Albert Camus.

- - - - -

« La douleur seule, la grande douleur, cette longue et lente douleur qui prend son temps et nous fait cuire comme au bois vert, nous oblige, nous philosophes, à descendre au dernier repli de nos profondeurs, à rejeter toutes ces confiances, ces bonhomies, voiles, douceurs et moyens - termes dans lesquels nous placions peut être, jusqu'alors, notre humanité. Je doute fort qu'une telle douleur nous rende « meilleurs »... mais je sais qu'elle nous rend plus profonds.

Que nous lui opposions notre fierté, notre sarcasme et notre énergie et fassions comme le Peau Rouge qui, malgré les pires supplices, se paie sur son bourreau par des traits d'ironie, ou que nous nous retirions, en face d'elle, dans le néant des Orientaux - ils l'appellent le Nirvana - dans cette résignation muette, rigide et sourde, dans cet oubli, cette extinction de soi, de toute façon c'est un autre homme qui revient de ces longs et dangereux exercices d'emprise sur soi même, il en rapporte quelques points d'interrogation supplémentaires, et avant tout la volonté d'interroger dorénavant, sur plus de choses, avec plus de profondeur, de rigueur, de dureté, de malignité et de silence qu'on n'en avait apporté jusqu'à lui.

C'en est fait de la confiance qu'il a eue dans la vie : la vie

elle même est devenue un problème. Mais qu'on ne croit pas pour autant qu'il soit devenu Misanthrope ! Aimer la vie lui est même encore possible, il l'aime seulement d'une façon différente. Il l'aime comme une femme dont on doute... Mais l'attrait de tout ce qui est problème, l'ivresse de l'X, sont trop grands chez cet homme spiritualisé pour que leurs joies n'engloutissent pas comme une flamme claire toutes les misères des problèmes, tous les dangers de l'incertitude, toutes les jalousies même, de cet amant. Il connaît un bonheur nouveau... »

Frédéric Nietzsche

(Dans « Avant propos à la deuxième édition du Gai savoir »)

Monde étrange et bizarre que celui où je vis. Tout y est terne, triste et morne, comme au pays de Flandres où je suis né, où l'on apprend si bien à se méfier du temps, du blé et de la vie; où l'on ne sait jamais où commence le ciel, où finit le canal. Monde étrange que celui où le sol est trompeur, où fleurit le mirage, où pousse l'illusion. Terre étrange qui fuit sous le regard humain, se dérobe, se cache et dissimule son âme sous l'ombre des nuages. Immenses champs de blé jaunissant au midi, ondulant sous le vent, frissonnant quand le jour s'endort en rougissant, mais qui cachent en eux les amours de l'automne, les derniers papillons et les premiers corbeaux.

Paysage en trompe l'œil qui vous apprend tout jeune à ne pas croire en lui. Hivers rudes et blancs qui bleuissent la peau et glacent les chemins. Hivers froids et trop longs qui fatiguent le corps et qui vous font douter que les printemps existent. Hivers vifs et sifflants qui volent votre force. Le froid devient le maître et l'on doute de soi.

Voilà où j'ai connu le doute : au coin d'un champ, au tournant de l'hiver et « sous un ciel si bas qu'un canal s'est perdu ». Rencontre étrange sans doute, et qui gèle le cœur. Comme un pont qui cède sous vos pas, l'horizon s'est ouvert.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis. L'amour y est trop terne, trop gris, trop triste et morne, comme un couple de vieux, qui en ont assez vu et regrettent déjà « de n'être pas plus loin ». L'amour est mort ma mie, il y a bien longtemps, depuis qu'après la classe il n'est plus nécessaire de se cacher un peu pour se dire « à demain ». L'amour est mort ma mie depuis qu'on peut se voir samedi et jeudi, aussi facilement qu'on achète le pain ou bien le sucre d'orge. L'amour est trop facile, les filles donnent trop vite leurs lèvres et leur sourire, elles n'ont plus que faire de leur virginité.

L'amour est trop facile pour qu'on en rêve encore, son éclat

se ternit. Voilà pourquoi un jour j'ai douté de l'amour : un jour après la classe, à l'ombre d'un jupon, dans un regard d'enfant. Etrange découverte qui vous laisse trop seul lorsqu'on est encore jeune. Comme les portes d'un désert qui s'étend devant nous, sans qu'on ose l'appeler encore de son vrai nom : l'horizon s'est vidé.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis, depuis que Dieu est mort. Plus de ces processions traînantes et chantantes, à Pâques ou au quinze août. Plus de messe de minuit, plus d'orgue le dimanche, plus de ces yeux baissés écoutant la parole qui berce et qui rassure. Plus de volées de cloches éveillant les dormeurs ou appelant les gens pour l'ultime prière. Plus de génuflexions et plus de litanies, monotones, lancinantes, mais tièdes comme un murmure, qui rassurent le cœur et réchauffent les âmes tel un jour de printemps

Un jour on m'a dit Dieu n'est plus sur sa croix et pourtant notre monde continue de tourner. J'ai regardé la croix et je n'y ai plus vu le sang rouge du Christ. Et j'ai douté de Dieu. Que restait il alors ? J'étais encore plus seul. Douter c'est être seul. Le Christ avant sa mort lui aussi était seul. Il douta de son père. Etre seul c'est douter.

Etrange maladie que celle qu'on nomme doute. Elle vous fendille le cœur, elle lézarde votre âme, lentement, doucement, elle vous ronge le crâne, elle s'infiltré partout. Quand le doute est en vous il y est pour de bon. Il vous colle à la peau et gagne tous vos membres et vos yeux et vos mains. Chaque fois qu'on le chasse il ne va que plus loin pour mieux vous y attendre, imprévu et précis.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis, où l'homme a tué Dieu et puis s'est cru pouvoir de se bâtir un trône. Mais il a mal jugé. Mais il l'a fait trop haut et bien trop grand pour lui. Il

ne peut s'y asseoir. L'homme est encore trop jeune et encore trop petit pour habiter l'Olympe. Mais on ne ressuscite jamais plus d'une fois et Dieu avait gardé la marque d'une lance. Dieu n'est plus revenu graver le Golgotha.

Monde de la démente, du grandiose et du laid. Monde sans cohérence, exalté, enthousiaste et fiévreux, puissant et angoissé. Mais le poids est très lourd et on courbe la tête. Etre esclave est facile, être maître est mortel. La science et la raison n'ont pas tout apporté comme l'homme l'espérait. Je ne sais toujours pas qui je suis ni pourquoi un beau jour je suis né.

Ce monde étrange perd de sa fougue et redevient pensif lorsque ses mécaniques et ses puissantes machines lui font soudain faux bond. La science voulait tracer les bornes à notre terre, elle voulait l'expliquer, la dompter, elle nous rassurerait et serait même capable de la mettre dans nos mains aujourd'hui et demain. Mais il m'arrive parfois de pleurer sans raison ou de rire jusqu'aux larmes, de chanter et danser pour fêter le soleil. Mais il m'arrive d'agir au gré de mon humeur, sans but précis, pour rien : stupide et sans raison. Pourtant j'en suis heureux.

J'ai douté de la science quand j'ai conté fleurette aux filles de mon âge, quand un rire d'enfant m'a fait battre le cœur et quand j'ai lu Verlaine. Que restait il alors dans ce monde bizarre, semblable à une mer où je faisais naufrage ? Quelle serait cette épave où je m'agripperais ? Le doute imperturbable chasse toute illusion. Arriverais je un jour à regagner un port ? Il me fallait nager ou me laisser couler. Mais l'eau ne me plaît pas et la mort me fait peur.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis. On n'y entrevoit plus ni le bien ni le mal, la vie est au-delà et tout devient permis. Alors que faut il faire ? Supprimer la morale c'est se priver d'autrui et c'est se condamner aux îles

solitaires. Qu'on agisse sans Dieu, qu'on rejette l'amour, qu'on blasphème la science, il nous reste les autres. Effacer toute éthique c'est perdre le contact, c'est effacer le groupe.

Et cependant un jour j'ai fini par douter du besoin de morale dont je faisais pourtant le fondement de l'homme. J'ai douté de l'Éthique quand j'ai battu tambour et tiré le canon en chantant pour la mort, quand j'ai vu défiler un peuple entier hurlant « Heil Hitler », lorsque j'ai vu deux hommes qui combattaient à mort pour prôner une idée. Je n'ai plus cru en l'homme et pourtant quelque fois je reprends de l'espoir, mais chaque fois il passe.

Et pourtant je suis sûr qu'un homme bâtisseur existe quelque part. Il faut croire dur comme fer pour douter comme je doute. On ne peut bien douter que si l'on a l'espoir. Il faut attendre quelque chose pour ne plus croire en rien. Douter c'est être aventurier, c'est supprimer toute aide et n'attendre rien d'autre que ce qu'on porte en soi. Voilà le monde où je vis, sans bonté, sans faiblesses, mais que j'aime pourtant et où je trouve enfin quelque chose de solide : l'homme n'est pas mortel. A moins qu'on puisse mourir d'être immortel comme le dit Nietzsche.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis. Et pourtant il me plaît, tel que je l'ai décrit. J'aime bien mon pays. Le doute est devenu mon compagnon de route et pourtant au début j'ai voulu le chasser, il m'empêchait d'agir, puis je l'ai accepté. Maintenant il me plaît, comme on aime s'endormir un gros ours dans les bras. Tout au début j'en avais peur, il me paralysait. J'en ai fait mon ami et je joue avec lui. On s'habitue à tout. Le doute c'est un peu moi, c'est un peu de ma vie et je crois que je l'aime, je crois qu'il me rassure.

Lorsqu'on a bien douté de tout pendant longtemps, le doute est supportable et tout redevient clair. L'étrange disparaît lorsqu'il est quotidien. Et puis un soir le doute n'empêche plus

de dormir. Le lendemain matin on vit comme tout le monde, le doute est toujours là, mais comme inoffensif. La mutation est faite. On est heureux de vivre. Une fois bien installé, le doute est comme inefficace. La vie finit toujours par garder le dessus.

Monde étrange et bizarre que celui où je vis, où la vie s'y déroule comme une scène de théâtre qu'on jouerait pour de bon. Pour chacun des acteurs le décor est factice, pour chaque spectateur le décor est factice. Ils le savent et pourtant chacun croit au décor. Ils font chacun semblant et finissent par y croire. Quand le doute est passé chacun devient acteur et joue en même temps le rôle de spectateur. Tout devient faux décor mais on croit au décor. Au fond tout redevint tel que c'était avant : la vie de chaque jour, celle qui est aujourd'hui.

Pas tout à fait quand même. Une petite cicatrice s'ouvre de temps en temps, on ne sait trop pourquoi. Elle saigne quelques heures, quelque fois plusieurs jours. Et puis elle se referme. La vie finit toujours par garder le dessus car le doute n'est pas supportable toujours. Il faut qu'on s'en délivre comme notre corps oublie chaque peine endurée.

Vie étrange et bizarre que celle qui est la mienne. Etrange vie issue d'un paradoxe : douter c'est croire en tout. Car lorsqu'on a douté, qu'on a fait table rase de tout ce qu'on connaît, on retrouve toujours tout. Tout est comme épuré. Une sorte de vérité plus sûre et plus solide. Comme une vérité individuelle qui devient universelle par le rejet de toute sorte de complaisance.

Car lorsqu'on a douté, qu'on a fait table rase de tout ce que l'on croit, il reste que l'on existe et qu'en fin je suis moi. Ainsi douter de tout c'est être condamné, n'ayant où s'appuyer, à n'être que soi même, à se chercher toujours, à dire ce que l'on est, c'est croire que par delà le doute on peut trouver en

chacun ce qui fait que nous sommes tous des hommes. Et si l'homme est vivant, alors tout est permis. La morale est possible et l'amour reprend vie, Dieu redevient réel et la science reprend son rôle de servante. Mais est ce bien possible de vivre toujours en face de soi.

J'ai essayé de montrer que quoi qu'il arrive, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, on ne peut tuer l'individu. Tout au plus peut on le faire taire, l'anesthésier, l'endormir. On peut décrier la société et ses productions, on peut douter des hommes en situation sociale, on peut douter de tout. On ne peut nier l'individu.

C'est de lui qu'il faut partir pour bâtir le monde des hommes. C'est pourquoi la philosophie moderne est profondément humaniste parce qu'à travers la mise en question systématique elle redonne à l'individu son rôle central dans tout ce qui concerne les problèmes de l'humanité. Que de découvertes ne fait on pas dans un tête-à-tête !

J'aurais pu expliquer tout cela de manière classique, mais il y a là un état d'esprit, une atmosphère de vie qui ne s'expliquent pas, mais qui se vivent, qui se sentent. C'est pourquoi j'ai employé ce style un peu bizarre, comme la première fréquentation du doute, uniforme par les répétitions, sans événements extérieurs, plat grâce à l'emploi du verbe être, parce que dans l'individu toute la richesse est intérieure et sans éclats.

Si j'ai pris comme procédé la semi-confession c'est que toute pensée est individuelle c'est à dire en situation. Et puis cela augmente l'aspect confus, trouble, toujours agité de l'esprit en doute. Il y a donc là un peu de moi, mais je n'y suis pas tout entier, j'y serai encore moins dans trois mois et après. Et puis n'oubliez pas qu'un individu ne se définit pas, bien qu'on définisse l'homme. Et si par hasard vous aviez des doutes sur la note à m'attribuer : montez la un peu plus encore.

5 Novembre 1966